“ homme allait être guéri, ici devant moi, “ pensait-il, il faudrait bien croire qu’il y a, “ dans la religion et dans le culte de sainte “ Anne, autre chose que ce que l’on m’a dit. “ Que ferais-je ? résister à l’évidence ? impos- “ sible. Me convertir, changer de vie ? C’est “ également impossible.” La messe commen- “ ça. Le pauvre infirme priait de toute son “ âme, disant à Dieu, ainsi qu’il l’a déclaré “ plus tard : “ Seigneur, je suis un misérable, “ indigne de paraître devant vous, mais ici “ c’est la Bonne sainte Anne qui prie pour “ moi. Si je vous demande ma guérison, “ ce n’est pas précisément pour mon bien- “ être, car je pourrais abuser de ma santé “ pour vous offenser encore ; mais c’est pour “ gagner le pain de mes vieux parents qui, “ sans mon assistance, seront réduits à la “ mendicité. Ayez pitié d’eux, ayez pitié “ de moi” !

Blanchet, c’était le nom de l’infirmie, alla communier et il le fit avec une dévotion si profonde qu’elle édifiait tous les assistants. Y. G., les yeux toujours fixés sur le jeune homme, ne perdait de vue aucun de ses mouvements. La messe terminée, B’an- chet s’approche, toujours sur ses béquilles, pour la vénération des Saintes Reliques. Il y colle ses lèvres avec une ardente piété. Au même instant, il abandonne ses béquilles, se redresse, en disant : “ miracle, miracle, je suis guéri ” ! Il pleure, il prie, il remer- cie sainte Anne. La foule émue, attendrie, lui ouvre un passage, il marche d’un pas ferme, répétant toujours : “ merci, ô bonne sainte Anne ! ” Chacun veut voir, tout le monde est heureux de son bonheur. Mais le plus impressionné de tous c’est Y. G. Il a vu le prodige, il ne peut plus ré- sister. Les yeux baigrés de larmes, il perce la foule, se rend à la sacristie, aborde le curé en lui disant : “ M., je serais le der- “ nier des misérables, si je ne me conver- “ tissais point sincèrement après ce que je “ viens de voir ; aidez-moi à faire une bonne confession ! ” La Bonne sainte Anne l’avait réellement converti en même temps qu’elle avait guéri Blanchet. Y. G. fit dès lors un

vrai pèlerinage, il pria, il communia, il partit décidé à vivre en bon chrétien. Le Rév. M. G., curé de Sainte-Anne, heureux témoin de ces merveilles, en écrivit une relation exacte, confirmée, pour le cas de Blanchet, par le certificat d’un médecin. (Manuel de l’Archiconfrérie).

Les Lectures du Clergé

... Dans le clergé, comme ailleurs, le goût des lectures fortifiantes s’affaiblit. Autre- fois, presque tout prêtre voulait un journal qui le tint au courant des choses de l’Église, non seulement en l’instruisant avec les détails nécessaires des faits de chaque jour, en lui donnant des recherches, des rensei- gnements, des documents ; mais aussi en étudiant, à propos d’histoire, de philosophie, de littérature, de théologie, les questions de doctrine agitées entre catholiques ou soulevées contre nous par l’ennemi. De là des luttes où quelquefois l’on s’échauffait beaucoup, mais qui élevaient les esprits, excitaient au travail et faisaient marcher les idées. Que de conquêtes, sur le terrain des principes et des faits, sont, pour Rome, pour la vérité, sorties de ces luttes !

Le mouvement des laïques militants répondait naturellement à celui du clergé. Des deux côtés on voulait une pres- e doc- trinale, agissante, zélée, passionnée. Et quel combat peut-on mener à bonne fin si l’on ne s’y engage avec zèle et passion ?

Aujourd’hui, sauf quelques exceptions, le journal, agrandi de format mais réduit sous tous les autres rapports, travaille à l’abaissement intellectuel et moral du lec- teur. L’effacement absolu des doctrines, l’absence d’études sérieuses, la vulgarité brutale, choses diversement mais également abaissantes, deviennent, en effet, même près de beaucoup des nôtres, un élément de suc- cès. Il y a pire encore : le journal vulgaire et le journal nul trouvent jusque chez les